

... »,

est un
m'as
prou-
verai

lui,
ait si
ent à
mière
che-

Chapitre court

« N'est-ce pas, que c'est une belle histoire ? »
demande Pipo à l'aubergiste.

Mais celle-ci répond :

« C'est une très belle histoire, mais elle n'est
pas nouvelle et je la connaissais. Raconte-m'en
une autre. »

Pipo est bien déçu. Il réfléchit, il cherche, il
se creuse la tête... et se rappelle un autre conte,
un conte russe également, très long, très beau,

très difficile à retenir, que son père, autrefois, lui a raconté.

« Celui-là, pense-t-il, je serais bien étonné si elle le connaissait ! »

Et il se met à raconter la longue, longue histoire de Kosch l'immortel.

16

*Histoire de Kosch
l'immortel*

Il était une fois un empereur de Russie. Cet empereur avait un fils qu'on appelait en russe le tsarévitch Ivan, c'est-à-dire le prince Jean.

Quand le prince Jean était petit, ses nourrices lui chantaient, pour l'endormir, cette berceuse :

Dors, prince Jean !

Quand tu auras vingt ans

Tu iras chercher ta Reine

La Beauté trop plus qu'humaine

Dors, prince Jean !

131

Le jour de ses vingt ans, le prince Jean s'en fut trouver l'Empereur son père :

« Père, je m'en vais. Donne-moi ta bénédiction.

— Mais où vas-tu ?

— Je vais chercher la Beauté plus qu'humaine.

— Qui donc t'a mis cette idée dans la tête ?

— C'est la chanson que chantaient mes nourrices.

— Reste ici, mon enfant. Tu vois que je suis vieux. Un jour, bientôt peut-être, l'Empire aura besoin de toi !

— Non, mon père, je m'en vais. Si tu me bénis, tant mieux, si tu ne me bénis pas, tant pis, mais je m'en vais quand même ! »

Que faire ? l'Empereur bénit son fils, et voilà le prince Jean parti à l'aventure. À peine sorti du palais, il croise dans la rue une vieille femme qui lui demande :

« Où vas-tu, prince Jean ? »

Il lui répond sans s'arrêter :

« Eh, la vieille, est-ce que ça te regarde ? »

Au bout de quelques pas, cependant, il s'arrête :

« Pourquoi ai-je répondu si grossièrement à cette vieille ? Pendant qu'il en est temps encore, je vais lui faire mes excuses. »

Il rebrousse chemin et la rattrape :

« Pardonne-moi, grand-mère, je pensais à autre chose... Qu'est-ce que tu me disais donc ?

— Je te demandais où tu allais.

— Je vais chercher la Beauté plus qu'humaine.

— Tu as bien fait de revenir me parler, dit la vieille. Sans cela, tu ne l'aurais jamais trouvée.

— Tu sais donc où elle est ?

— Patience, prince Jean ! Pour commencer, tu dois savoir que la Beauté habite loin, très loin ! Il te faut donc un cheval. Mais attention ! Pas un cheval comme les autres ! Un cheval de paladin !

— Où trouverai-je un cheval de paladin ?

— Écoute-moi, dit la vieille. Tu vas prendre avec toi les chevaux de ton père et les emmener boire au bord de la mer bleue. Celui qui avancera le plus loin dans la mer, celui qui entrera dans l'eau jusqu'au cou et qui boira sans baisser la tête, celui-là sera vraiment un cheval de paladin !

— Merci, grand-mère ! J'y vais ! »

Ainsi fait le prince Jean. Il rassemble les chevaux de son père, il les mène boire au bord de la mer bleue. Ils restent presque tous au bord. Quelques-uns seulement se mouillent les jarrets. Un seul, un cheval blanc, va plus loin que les

autres. Il a de l'eau jusqu'au cou et il boit sans baisser la tête. Le prince Jean le prend pour lui, il le selle, il l'enfourche et se met en route pour de bon.

Il va, il va longtemps, des jours et des semaines (ça va plus vite à dire qu'à faire !) et il arrive un jour dans une ville inconnue. Il descend à l'auberge, puis il parcourt les rues, à pied, en demandant partout si personne ne connaît la Beauté plus qu'humaine. Comme il traverse la place, voilà qu'il entend des cris lamentables. Il s'approche, il regarde et voit attaché à un poteau, un homme, le dos nu, qu'on frappe à coups de fouet.

« Pourquoi bat-on cet homme ? » demande le prince Jean.

Un passant lui répond :

« Parce qu'il doit trois sous, et ne peut pas les rendre.

— Trois sous seulement ? Et personne ne paie pour lui ?

— Personne, dit le passant, car celui qui paiera, Kosch l'immortel lui enlèvera sa fiancée. »

« Diable ! songe le prince. Je n'ai pas envie qu'on m'enlève ma fiancée ! »

Il passe son chemin, et continue de parcourir la ville. Mais personne ne connaît la Beauté plus qu'humaine. Quatre ou cinq heures plus tard, à la fin de la journée, il rentre à l'auberge. Il retrace la place, et voit que l'homme est toujours attaché, et qu'on le fouette encore.

Pris de pitié, il s'arrête :

« Tant pis, pense-t-il, je vais payer pour lui. Après tout, je n'ai pas encore de fiancée : Kosch l'immortel ne peut rien m'enlever ! »

Il va trouver les magistrats, paie les trois sous et s'en retourne. Mais, à peine arrivé à la porte de l'auberge, il entend qu'un homme court derrière lui et l'appelle :

« Prince Jean ! Prince Jean ! »

Il se retourne : c'est l'homme qu'on fouettait, tout à l'heure, sur la place.

« Grand merci, prince Jean ! Heureusement pour toi que tu m'as délivré ! Sans cela, tu n'aurais jamais pu trouver la Beauté plus qu'humaine ! À présent, je reste à ton service car, aussitôt que tu l'auras trouvée, Kosch l'immortel tentera de l'enlever !

— Comme tu veux, dit le prince, je te prends avec moi. »

Ils se mettent à table. À la fin du repas, le prince demande à l'homme :

« Mais dis-moi donc : Qui est Kosch l'immortel ? »

— C'est un vieux magicien, très vieux et très méchant. Il ne boit pas, il ne mange pas, il n'a plus que la peau sur les os, et pourtant on ne peut pas le tuer !

— Pourquoi ?

— Parce que sa mort est prisonnière. Il l'a cachée, si bien cachée que nul ne peut la découvrir.

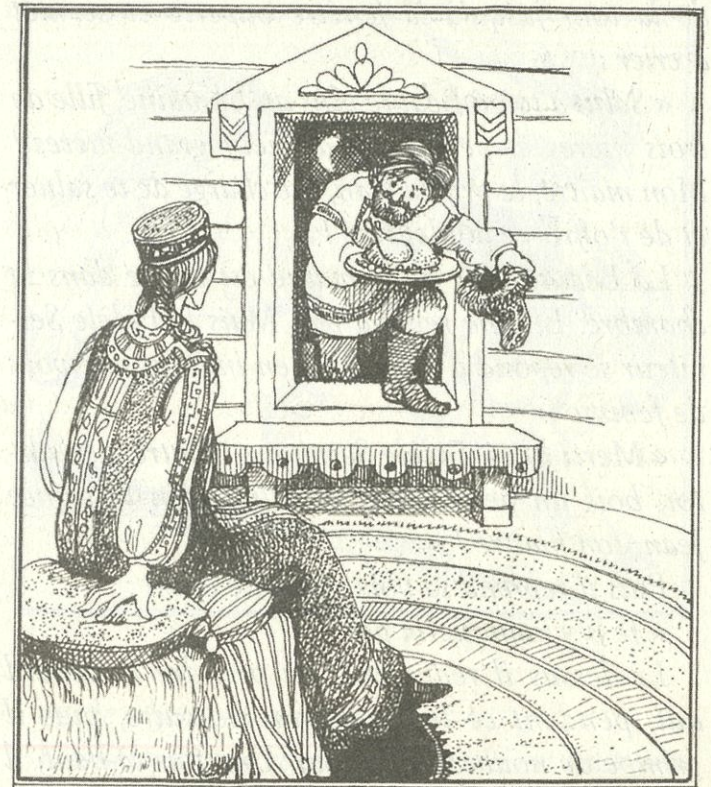
— Ton aide me sera utile, en effet, dit le prince. Au fait, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle le Fidèle Serviteur. »

Le lendemain, le prince Jean achète un cheval gris pour le Fidèle Serviteur, et ils partent ensemble.

Ils vont, ils vont, des semaines, des mois (ça va plus vite à dire qu'à faire !) et ils arrivent en pleine campagne, près d'une haute tour. Tout en haut de la tour il y a une fenêtre ouverte. C'est là que vit la Beauté plus qu'humaine.

« Vite ! Prépare un grand feu ! » dit le Fidèle Serviteur.



Pendant que le prince allume le feu, il prend de son côté un poulet, un canard et une oie. Il les tue, il les plume, il les vide et les met à la broche. Quand le poulet est cuit, il le met dans un plat, il l'emporte, grimpe au mur

de la tour jusqu'à la fenêtre ouverte et se met à crier :

« Salut à toi, ô Beauté plus qu'humaine, fille de trois mères et petite-fille de neuf grand-mères ! Mon maître, le prince Jean, me charge de te saluer et de t'offrir ce poulet rôti ! »

La Beauté plus qu'humaine est assise dans la chambre. Elle ne répond pas. Mais le Fidèle Serviteur se répond à lui-même, en imitant une voix de femme :

« Merci à toi, Fidèle Serviteur ! Entre, assieds-toi, bois un petit verre, et salue bien le prince Jean, ton maître ! »

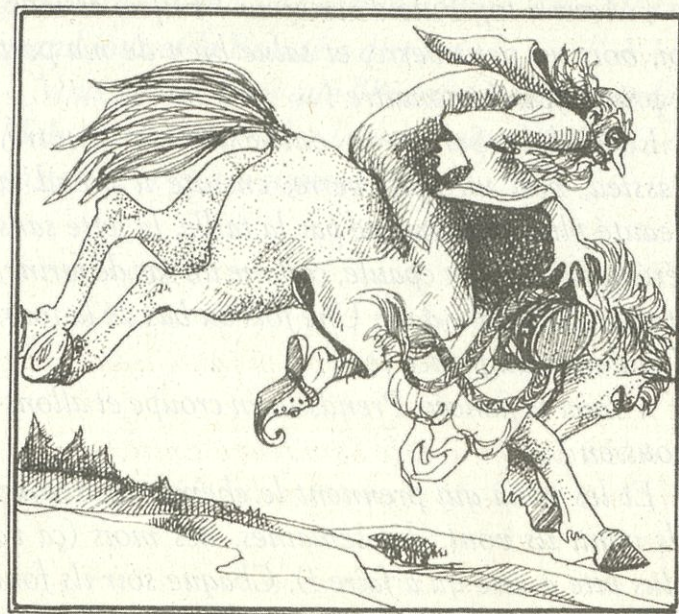
Puis il reprend sa voix normale et dit :

« Je n'y manquerai pas ! »

Là-dessus il redescend, va prendre le canard qui, pendant ce temps, a fini de cuire, puis il grimpe de nouveau à la tour. Une fois là-haut, il recommence à faire les demandes et les réponses :

« Salut à toi, ô Beauté plus qu'humaine, fille de trois mères et petite-fille de neuf grand-mères ! Le prince Jean, mon maître, me charge de te saluer et de t'offrir ce canard rôti ! »

— Merci à toi, Fidèle Serviteur ! Entre, bois un petit verre et salue bien ton maître !



— Je n'y manquerai pas ! »

Il redescend, va chercher l'oie qui est tout juste cuite à point, puis il remonte, sans perdre une minute, à la fenêtre de la tour :

« Salut à toi, ô Beauté plus qu'humaine ! Le prince Jean, mon maître, me charge de te saluer et de t'offrir cette oie rôtie ! »

Cette fois, la Beauté se lève, et c'est elle qui répond :

« Merci à toi, Fidèle Serviteur ! Entre, assieds-toi, bois un petit verre, et salue bien de ma part le prince Jean ton maître ! »

Le Fidèle Serviteur entre par la fenêtre, s'assied, boit un petit verre, ensuite il prend la Beauté plus qu'humaine par la taille, la jette sans cérémonie sur son épaule, comme un sac de farine, et redescend dare-dare. Une fois au bas de la tour, il la donne au prince Jean :

« Voici ta fiancée. Prends-la en croupe et allons-nous-en ! »

Et les voilà qui prennent le chemin du retour. Ils vont, ils vont, des semaines, des mois (ça va plus vite à dire qu'à faire !). Chaque soir ils font halte, et le Fidèle Serviteur veille toute la nuit, près du feu, pour empêcher Kosch l'immortel d'enlever la fiancée. Un soir pourtant, n'en pouvant plus, il dit au prince :

« Veille à ma place. Mais attention, ne t'endors pas ! Si tu as trop sommeil, réveille-moi sans hésiter !

— Pour qui me prends-tu ? dit le prince Jean. Je suis capable de veiller tout comme un autre ! »

Mais hélas ! Peu avant le matin, le voilà qui s'endort, sans s'en apercevoir. Quelques heures

plus tard, quand ils s'éveillent tous deux, il fait grand jour et la Beauté a disparu.

Vous pensez bien que l'histoire ne finit pas là ! Mais si vous en voulez la suite, vous êtes priés de passer au chapitre suivant.

Fin de l'histoire de Kosch

« Inutile de pleurer, dit le Fidèle Serviteur. Kosch l'immortel a réussi à enlever ta fiancée ? Eh bien, maintenant, nous allons la lui reprendre ! »

Et les voilà repartis, lui et le prince Jean. Ils vont, ils vont, des jours et des semaines (ça va plus vite et cætera), jusqu'au jour où ils voient, sur le bord de la route, un immense troupeau. Ils demandent au berger :

« À qui est ce troupeau ? »

Et le berger répond :

« C'est à Kosch l'immortel.

— Et où habite-t-il, ce Kosch l'immortel ?

— Dans son château, derrière cette forêt.

— Et... on peut le voir ?

— Si vous voulez le voir, attendez à demain.

Il sort toutes les nuits et ne revient qu'au petit jour. À l'heure qu'il est, il se prépare à partir.

— Merci. »

Le prince Jean et le Fidèle Serviteur marchent vers la forêt. Mais à peine y sont-ils arrivés que le Fidèle Serviteur dit au prince :

« Attends-moi, j'ai perdu mon mouchoir.

— Je t'en donnerai un autre, dit le prince.

— Non, non, c'est le mien que je veux.

— Voyons, dit le prince, ne sois pas bête : nous n'allons pas nous mettre en retard à cause d'un mouchoir. Je t'en donnerai autant que tu voudras !

— Mais moi, je veux le mien, pas un autre ! C'est ma mère qui me l'a brodé !

— Alors, fais vite ! »

Le Fidèle Serviteur revient sur ses pas. Il va retrouver le berger.

« Dis-moi, berger, Kosch l'immortel est bien ton maître ?

— Oui, répond le berger.

— Tu le sers fidèlement ?

— Oui, bien sûr.

— Est-ce que tu lui diras que tu nous as vus ?

— Certainement, c'est mon devoir.

— Tu as raison », dit le Fidèle Serviteur.

Et il tue le berger. Ensuite il rejoint le prince.

Ce dernier lui demande :

« Alors, tu l'as retrouvé, ce mouchoir ?

— Oui, je l'ai retrouvé », dit-il.

Quand ils arrivent au château, il fait déjà nuit noire. Seule une fenêtre brille au sommet d'une tour. Le Fidèle Serviteur se campe sous cette fenêtre et se met à crier :

« Salut à toi, ô Beauté plus qu'humaine, fille de trois mères et petite-fille de neuf grand-mères ! »

La fenêtre s'ouvre, la Beauté apparaît :

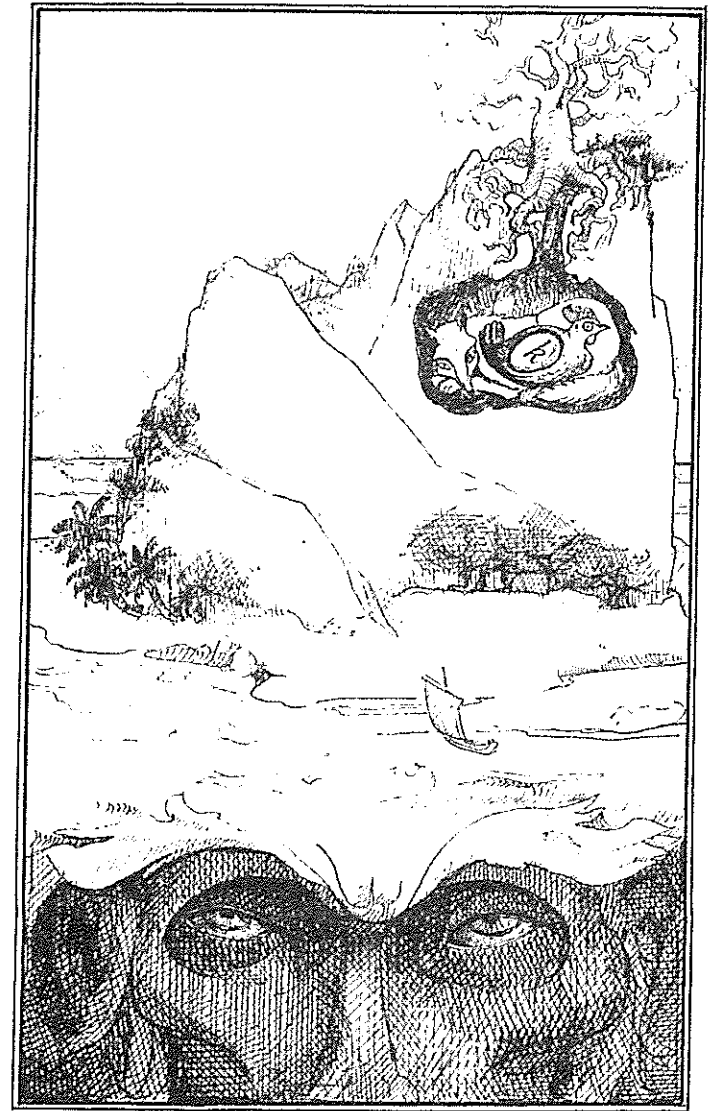
« C'est toi, Fidèle Serviteur ? Où est le prince Jean ?

— Il est ici, près de moi.

— Alors, prends-le sur tes épaules et monte-le ici : cette chambre n'a pas de porte ! »

Le Fidèle Serviteur prend le prince sur ses épaules et grimpe le long du mur. Quand ils sont dans la chambre, la Beauté leur dit :

« Que venez-vous faire ici ?
— Nous venons te chercher..
— Me chercher ? Malheureux ! Si je pars avec vous, Kosch l'immortel m'aura vite reprise ! Vous ne savez pas qu'il vole plus vite que le vent ?
— Alors nous le tuerons !
— Le tuer ? Impossible ! Sa mort est bien cachée, dans un endroit que lui seul connaît !
— Alors nous la délivrerons !
— Et comment trouverez-vous la cachette ?
— Demande-lui de te la dire.
— Ma foi, c'est une idée. Je lui demanderai. »
Là-dessus, ils mangent, ils boivent et ils s'endorment. Au petit jour, la Beauté les réveille :
« Maintenant, cachez-vous : le soleil va paraître et Kosch va revenir. Écoutez bien ce qu'il dira ! »
Ils se cachent sous le lit. Presque aussitôt, Kosch entre, en coup de vent, par la fenêtre ouverte. Il se met à renifler :
« Tfu ! Tfu ! Ça sent le Russe, ici ! »
Mais la Beauté répond sans s'émouvoir :
« C'est toi qui sens le Russe ! Tu as dû voler au-dessus de la Russie, et cette odeur s'est attachée à tes vêtements... Repose-toi un peu ! »
— Je veux bien, car je suis fatigué ! »



Kosch se couche sur le lit. La Beauté vient s'asseoir près de lui. Elle l'embrasse, elle le caresse, et tout en le caressant, elle lui demande :

« Dis-moi, Kosch ; où est ta mort ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— C'est que je t'aime tant ! Comment n'aimerais-je pas ta mort ? »

Kosch éclate de rire :

« Haha ! C'est bien une réponse de femme ! Les cheveux longs, les idées courtes ! »

Puis, quand il a fini de rire, il dit :

« Eh bien ma mort, vois-tu, est cachée dans le vase que tu vois là-bas. Brise-le et elle en sortira ! »

La nuit suivante, le Fidèle Serviteur brise le vase, mais en vain : la mort de Kosch ne s'y trouve pas.

Le lendemain matin, Kosch rentre, comme toujours par la fenêtre ouverte :

« Tfou ! Tfou ! Ça sent le Russe, ici !

— C'est toi qui sens le Russe ! Où vas-tu donc traîner, que tu ramènes toujours cette odeur ?... Allons, repose-toi un peu ! »

Kosch se couche sur le lit, et la Beauté l'embrasse, le caresse :

« Dis-moi, Kosch, où est ta mort ? Cette nuit, j'ai cassé le vase, elle n'y était pas... »

À ces mots Kosch éclate de rire :

« Haha ! C'est bien les femmes ! Les cheveux longs, les idées courtes ! Vraiment, tu y as cru ?

— Mais alors, où est-elle ?

— Elle est dans le gros chien qui sommeille dans la cour. Si on le tue, elle sortira. »

La nuit d'après, le Fidèle Serviteur descend le long du mur et va tuer le gros chien qui sommeille dans la cour. Il lui ouvre le ventre... mais la mort de Kosch n'est pas là non plus.

Le lendemain matin, la Beauté dit à Kosch :

« Dis-moi, Kosch, où est ta mort ? Cette nuit, un homme a tué le chien, mais elle n'y était pas ! »

Cette fois, Kosch rit si fort que les larmes lui en viennent aux yeux :

« Ah ! les femmes, les femmes ! Alors vraiment, comme ça, tu m'as cru assez bête pour cacher ma mort dans ce chien ?

— Mais enfin, où est-elle ?

— Après tout, dit le sorcier, je peux bien te le dire : là où elle est, ce n'est pas toi qui iras la chercher... Eh bien, écoute-moi : « Au milieu de la mer

océane, il y a une île. Au centre de cette île, il y a une montagne. Au sommet de cette montagne il y a un vieux chêne. Sous les racines du chêne il y a un terrier. Au fond de ce terrier il y a un renard. Dans le ventre du renard il y a une poule, dans cette poule il y a un œuf et dans cet œuf il y a la mort de Kosch. »

La nuit tombée, Kosch envolé, le prince Jean fait ses adieux à la Beauté plus qu'humaine et se remet en route avec le Fidèle Serviteur. Ils vont, ils vont, des jours, des semaines, des mois (ça va plus vite à dire qu'à faire !), leurs provisions s'épuisent et ils commencent à avoir faim. Un jour, en pleine forêt, ils se trouvent nez à nez avec un grand loup gris. Le prince Jean veut tuer le loup, mais le loup se met à lui parler dans la langue des hommes :

« Ne me tue pas, prince Jean ! Si tu me manges, tu auras encore faim, mais si tu me fais grâce, je t'aiderai à trouver ce que tu cherches !

— En ce cas, viens avec nous », dit le prince Jean.

Ils vont, ils vont encore. Tant qu'ils sont en forêt, le loup chasse pour eux. Mais voilà qu'ils traversent un désert. Plus de gibier, plus d'eau. Un

jour, pourtant, ils trouvent un nid de faucons. Le prince Jean veut tuer les petits fauconneaux, mais le père faucon se met à lui parler dans la langue des hommes :

« Arrête, prince Jean ! Si tu manges mes enfants, tu auras encore faim, mais si tu leur fais grâce, je t'aiderai à trouver ce que tu cherches !

— Alors viens avec nous », dit encore le prince Jean.

Ils sortent du désert et ils arrivent au bord de la mer océane. Une grosse tortue gît là, endormie sur le sable. Le prince Jean veut la tuer, mais la tortue, elle aussi, se met à parler dans la langue des hommes :

« Ne me tue pas, prince Jean ! Je vous porterai tous jusqu'à l'île, au milieu de la mer océane !

— D'accord », dit le prince Jean.

Et la tortue les prend, tous les six, sur son dos : le prince et son cheval, le serviteur et son cheval, le loup et le faucon. Elle nage longtemps, longtemps, et les emmène jusqu'à la petite île. Une fois là, le prince Jean a vite fait de trouver la montagne, le vieux chêne et le terrier. Mais à peine l'a-t-il trouvé que le renard s'échappe. Alors le loup lui court après, le rattrape, le tue, le Fidèle Servi-

teur ouvre le renard en deux... mais la poule s'envole ! Le faucon la poursuit, la rattrape, la tue... mais la poule, en mourant, laisse choir son œuf en pleine mer ! Heureusement, la tortue a tout vu : elle plonge, elle retrouve l'œuf, elle le rapporte, puis elle reprend tout le monde sur son dos et elle regagne le continent.

Alors le prince Jean remercie les animaux, après quoi il retourne (ça va plus vite à dire qu'à faire !) au château du sorcier, toujours accompagné de son Fidèle Serviteur.

La Beauté les reçoit, les fait boire et manger pendant toute la nuit... mais cette fois, quand le jour se lève, ils ne se cachent pas.

Par la fenêtre, ils voient le soleil poindre, en même temps qu'un point noir se montre à l'horizon. Ce point grossit, grossit, s'approche avec un bruit de tempête... Kosch entre en coup de vent et se met à renifler :

« Tfoou ! Tfoou ! » dit-il...

Mais il n'a même pas le temps d'ajouter que ça sent le Russe ! Le prince Jean s'approche de lui, lui casse l'œuf sur le front, et l'affreux magicien tombe mort ! Et il était si vieux, si vieux, il y avait si longtemps qu'il aurait dû mourir, qu'au bout de

trois secondes ce n'est plus qu'un petit tas de poussière !

Alors le prince Jean (ça va plus vite à dire qu'à faire !) s'en retourne à Moscou avec sa fiancée la Beauté plus qu'humaine et le Fidèle Serviteur.

Ainsi finit l'histoire de Kosch.